

**Paul Murray Kendall, la revanche de Louis XI.** Par Jacques de Saint Victor (Le Figaro n° 20.860, samedi 27/dimanche 28 août 2011)

*Grâce au talent de plumer de l'historien américain, la biographie d'un roi peu aimé touche le grand public.*

C'était en 1975, au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing. Pour se rapprocher de ses concitoyens, le nouveau président de la République avait cru bon d'aller dîner certains soirs chez les Français. On disait à l'époque que VGE aurait eu cette idée étrange à la lecture de la biographie de Louis XI, de Paul Murray Kendall, sortie un an auparavant chez Fayard, et qui était devenu un des principaux best-sellers historiques de l'époque. Près de 200.000 exemplaires seront vendus en France de ce livre. Il est des succès qui symbolisent une « époque », au sens où l'entendait Sainte-Beuve. L'ouvrage de Murray Kendall a marqué à la fois le triomphe d'un genre longtemps négligé, la biographie, mais aussi un tournant symbolique dans le goût du public. L'histoire « savante » fit son irruption dans la liste des meilleures ventes, généralement limitées, à l'époque, au genre romanesque ou à l'histoire « grand public ». Or Murray Kendall n'était pas un aimable « passeur » dans le sillage des Castelot, Decaux ou Erlanger. C'était un universitaire américain, ayant suivi le *cursus honorum* imposé, spécialiste de Shakespeare et de l'époque élisabéthaine. Il publia son Louis XI vers la fin de sa vie, en 1971, et il disparut en 1973, âgé de 62 ans, un an avant que son ouvrage ne soit traduit en France.

Un profond mystère demeure non seulement sur el succès de ce livre mais aussi sur sa publication dans l'Hexagone. Comme le confia en 2003 Denis Maraval, alors directeur éditorial de Fayard : « Le succès de Louis XI a été le contraire d'un succès programmé. On n'a jamais pu savoir qui, des nombreux présidents qui se sont succédé, en cette année à la tête de la maison avait résolu d'acheter les droits de ce livre ; une fois la traduction payée, il fallut bien le publier ; mis en place petitement il est, comme on dit, parti tout seul ».

Comment expliquer un succès aussi inattendu sur un roi assez peu sympathique ? En réalité, le livre est tombé à pic. L'école marxiste, alors dominante dans l'école et les médias, et qui négligeait l'individu, commençait à s'essouffler. Les vieux dogmes structuralistes lassaient, au moment même où ils semblaient pourtant triompher. L'histoire des Annales continuait à parader, comme le prouva encore en 1975 l'immense succès de *Montaillou, village occitan*, d'Emmanuel Le Roy Ladurie, mais elle vivait ses derniers feux. Dès la fin des années 1960, certains historiens avaient commencé, avec Furet et Richet, à souligner l'importance de l'histoire politique, et de l'individu, face à l'histoire sociale alors dominante. Ce mouvement fut conforté, en ce début de décennie, par le renouveau du combat antitotalitaire. L'année 1974 fut un pivot avec la publication en France du premier tome de l'Archipel du Goulag de Soljénitsyne. Un verrou était sur le point de sauter, dont une certaine histoire ne se remettra pas, ce qui est peut-être aujourd'hui regrettable. Mais, si la

biographie de Murray Kendall correspondait bien à ce tournant, elle n'aurait pas pu s'imposer si elle n'avait été écrite avec style. L'auteur, ayant su tirer le meilleur parti de sa formation littéraire, avait pris soin de mettre en scène son héros et son époque, avec le talent d'un romancier.

Evidemment, l'auteur fut critiqué pour certaines approximations, voire des erreurs historiques. Mais le livre gagna le grand public. La nouvelle biographie de Louis XI, par Jean Favier, parue en 2001, et plus « savante », n'a pas dépassé les 25.000 exemplaires, ce qui est déjà un grand succès, mais fait piètre figure quand on la compare à celle de Kendall. Peut-on imaginer trouver aujourd'hui une œuvre associant encore le sérieux de l'universitaire avec le plaisir de la mise en scène ? Dès 2003, Denis Maraval ne se montrait guère optimiste : « Il y a un fossé de plus en plus grand entre l'histoire académique et le goût du public. Ecrire un livre avec le style d'un Murray Kendall et le savoir récent demande le double de temps ». Et ce propos était dit avant la nouvelle loi Pécresse sur l'université qui, pour complaire au classement de Shanghai, a établi des critères d'évaluation qui n'inciteront plus aucun « universitaire » à perdre « le double de temps » pour rendre leurs livres plus attrayants. Les premiers laissés-pour-compte en sont évidemment les « laborieuses classes moyennes cultivées », comme disait Léonardo Sciascia, qui se détournent de la lecture historique, ayant de moins en moins de choix entre la vulgarisation médiatique et els bouillies savantes.